

**María José ALONSO SEOANE**  
Complutense, Madrid

## **ASPECT LITTÉRAIRE DE L'ÉMIGRATION LIBÉRALE ESPAGNOLE EN FRANCE. QUELQUES EXEMPLES**

Le but de ce travail est d'étudier un cas particulier : le rapport entre la France et l'Espagne qui s'établit à partir du regard de l'exilé vers le peuple qui l'a accueilli. Je m'attacherai exclusivement à ce qu'un tel exil a apporté dans le domaine littéraire. La jeunesse, la culture et la capacité créatrice étant des composantes de l'émigration libérale espagnole de 1823, celle-ci m'a semblé être un exemple intéressant pour ce genre d'étude<sup>1</sup>. Nous ne présenterons que quelques répercussions littéraires qui sont en rapport avec l'émigration, en tant que sujet ou motivation directe de créations de cet ordre.

Dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle, des pays européens, particulièrement la France et l'Angleterre, ont très souvent abrité des Espagnols persécutés, correspondant parfois à des vagues d'émigration différentes qui se sont superposées. Ils se retrouvent dans le même pays d'accueil et ils rencontrent par ailleurs d'autres Espagnols venus pour d'autres raisons ; parfois, ce sont eux-mêmes qui quittent l'Espagne à plusieurs reprises. Eugenio de Ochoa, qui a réalisé ses études à Paris en 1828, réussit à présenter ses hommages à Moratín et il se rappelle comment Godoy était connu de tous les Espagnols de son temps<sup>2</sup>. Or, au cours de ces années, l'expérience décisive a été celle du changement total, en plein romantisme, lors des événements politiques qui se sont produits en France, notamment la Révolution de Juillet, et qui ont connu un grand retentissement en Espagne, devenant source d'inspiration littéraire, au même titre que l'émigration. Nombreux sont les émigrés de 1823, dont Martínez de la Rosa, qui, après les intenses années trente, sont revenus lors de l'émigration de 1840-43. Après le triomphe des modérés, Paris a continué à être le centre des voyages et des séjours, ainsi qu'Enrique Gil le dit en août 1844 :

" Mientras ha durado mi residencia en París he encontrado tantos paisanos y amigos, que por medio de la conversación he tenido ocasión de fijar mis ideas y de consolidarlas con su juicio. París es en el día una especie de patria común, y hasta que ha llegado el momento de salir de sus muros no he creído dejar mi querida España " 3.

Du point de vue littéraire, la période de l'émigration libérale de 1823 à 1834 présente des caractéristiques uniques : le moment historique est celui du romantisme ; l'Espagne, comme chacun sait, est un pays " romantique " qui attire le regard étranger, avec toutes les distorsions qu'implique une vision toute faite et les réactions qu'elle provoque chez les Espagnols. Or, dans le cas des émigrés, le regard que se portent réciproquement Espagnols et Français est différent, sans doute parce qu'il ne s'agit plus d'un pré-regard littéraire, mais d'une réalité vitale très concrète. Parfois, s'agissant d'un vécu, son caractère inspirateur de la création littéraire va se manifester quelques années plus tard, lorsque la situation non-désirée aura pris fin, et que l'éloignement temporel permettra de parler du temps de l'émigration avec une certaine nostalgie, ainsi qu'il en est souvent dans les périodes de difficultés surmontées, dans des entreprises communes, surtout parce qu'elles se situent dans votre jeunesse. Par ailleurs, en raison du caractère propre du romantisme, qui est tourné vers des époques historiques très lointaines, le sujet de l'émigration ne pouvait apparaître que dans une forme de littérature en rapport avec l'actualité : le genre lyrique - comme dans la suite de poèmes sur l'exil d'Angel Saavedra ou les échos de celui-ci dans la poésie d'Espronceda -, l'article de mœurs, occasionnellement la comédie, pour ce qui est du théâtre, le récit contemporain ou les histoires romancées ou d'autres genres, tels que mémoires, prologues et certains articles de presse.

### L'émigré observé

Un cas particulier est celui d'Eugenio de Ochoa, témoin d'exception des émigrations de 1823 et 1840 et auteur de l'important article " El emigrado ", écrit pour *Los españoles pintados por sí mismos*. Très intelligent, observateur, il aimait passionnément Paris<sup>4</sup> - et l'Espagne -. Ce jeune homme, qui a eu un rôle décisif dans le développement du romantisme espagnol avec *El artista* et ses traductions audacieuses d'*Hernani* et d'*Antony* - qui lui donneraient matière à réflexion par la suite -, traite indirectement le sujet des émigrations de 1823 et 1840 dans des récits contemporains qui ne manquent pas d'intérêt.

Dans celui qui a pour titre *No hay buen fin por mal camino*, Don Lorenzo, qui suit le modèle du récit d'Espronceda, est obligé de fuir en France, après une affaire de caractère politique, qui se situe à Barcelone, en 1823; c'est ainsi qu'il connaît l'émigration. Quelques années plus tard, en 1839, de malheureux événements qui sont en rapport avec

ses agissements, touchent à l'honneur de son frère, Don Luis, lequel décide de quitter l'Espagne en se faisant passer pour exilé :

\* Para motivar la falta de pasaporte presentóse como un emigrado político al capitán, y éste, sin más informes, le acogió a su bordo con la noble generosidad que es característica de su nación, y que hace del territorio y del pabellón francés la patria común de los desgraciados de todas las naciones \*5.

Marié, Ochoa ne tarde pas à retourner à Paris, et se consacre à différentes activités intellectuelles dans le monde des maisons d'édition. Il aide ses amis à émigrer ; il travaille avec quelques uns d'entre eux, comme Patricio de la Escosura, avec qui il publie la revue *Revista Enciclopédica de la Civilización Europea* ( Paris, 1843 ). Escosura, qui a été pour peu de temps, dans les années vingt, le modèle de l'étudiant parisien<sup>6</sup>, pendant cet exil, en plus d'autres activités littéraires<sup>7</sup>, écrit un roman, *El Patriarca del valle*, lequel intègre, parmi de nombreux épisodes de l'histoire récente d'Espagne, des événements contemporains tels que la Révolution de Juillet de 1830 pendant laquelle ses personnages, de prétendus émigrés, vivent à Paris ; il s'agit d'une Révolution qui, telle que l'assure Escosura, l'intéresse par l'influence qu'elle aura sur les événements politiques qui surviendront plus tard en Espagne. Avec un soin considérable, il réalise un exposé historique général puis s'intéresse aux détails - ce qu'il considère comme étant la tâche des romanciers plus que des historiens<sup>8</sup> -, comme par exemple le combat à l'intérieur des maisons, etc. Escosura n'avait pas été témoin oculaire de la Révolution ; bien que R. Marrast considère qu'on doive attribuer les renseignements fournis à Espronceda<sup>9</sup>, il est probable que c'est Ochoa qui les lui a donnés juste au moment d'écrire le récit.

Le regard critique des Espagnols vis-à-vis de leurs compatriotes émigrés a été porté, au cours de cette période, pour ce qui est de la création littéraire, par Eugenio de Ochoa, dans son article sur les moeurs " El emigrado ". Ainsi que M. A. Randolph l'affirme, l'article d'Ochoa

\* es uno de los mejores que escribí, y se distingue por su seriedad, por la nobleza de su estilo, su interés y su curiosa documentación \* 10 .

Dans cette collaboration à *Los españoles pintados por sí mismos*, il présente un panorama complet de tous les types d'émigrés espagnols, avec d'intéressantes observations à ce sujet. Ochoa complète sa vision de " El emigrado " par celle d'un autre personnage auquel il consacre un article dans le même ouvrage : " El español fuera de España ".

Dans " El emigrado ", Ochoa commence par reconnaître la dureté de la peine de l'émigration et la sympathie que doit inspirer à tous le triste destin des proscrits. Il

établit, à partir de là, une distinction fondamentale entre deux catégories " del ente Emigrado, que son el *legítimo* y el *bastardo* "11, avant de les subdiviser en deux autres types d'émigrés : le riche et le pauvre. Puis il introduit deux nouvelles catégories : " la de los que viven en libertad y la de los que viven en depósitos " (ceux qui vivent en liberté et ceux qui vivent dans des dépôts), qu'il décrit en tant que témoin oculaire :

" Yo he recorrido de *aficionado* alguno de ellos, y jamás olvidaré la impresión de profundo desconuelo que casi siempre me dejaba el aspecto de tanta miseria, de tanta incuria, y, siento decirlo, a veces, de tanta degradación "12.

Cependant, il est fier de pouvoir dire que

" entre todos los emigrados, tanto en Francia como en Inglaterra, los españoles se han distinguido por su resignación en los trabajos, su obediencia a las leyes, y su profunda y sincera gratitud a sus bienhechores (...) de suerte que (...) las últimas emigraciones políticas, han traído para España la de dar a conocer el noble y pundonoroso carácter de sus hijos, bastante desconocido hasta la época actual "13.

A l'extrême opposé, Ochoa nous mène à Paris, et il ébauche la scène d'un jour d'hiver à midi, dans " una pieza deliciosamente amueblada del Hotel de Castilla ", où les riches émigrés font des rencontres et lisent une presse variée, quoiqu'ils ne soient pas trop intéressés par la politique. Ce genre d'émigré, même si sa patrie lui manque, ne connaît pas les souffrances de l'exil, il se rapproche plutôt du voyageur fortuné. La raison en est évidente :

"para el rico la emigración es un mal muy llevadero (...). Sin manifestarlo con una impaciencia febril de leer las noticias de España, el Emigrado rico abraza no obstante en su corazón un vivo apego a las cosas de su patria "14.

Son cas est très différent de celui de l'émigré pauvre avec femme et enfants, qui considère son sort et celui de ses congénères comme digne d'intérêt et de pitié. Cet émigré travaille autant qu'il le peut, et il est connu pour se consacrer très souvent à l'enseignement de sa langue ou à la traduction - pour un résultat qui provoque chez Ochoa des réactions pleines d'humour<sup>15</sup> -.

Les émigrés les plus avisés et les voyageurs observent le progrès et les inventions avec l'idée de les introduire en Espagne à leur retour. C'est un des avantages de l'émigration, qui en a bien entendu. A ce sujet - avantages et inconvénients des émigrations -, il fait quelques considérations tirées, dit-il, d'un article qu'il avait demandé à Miñano pour la *Revista enciclopédica* <sup>16</sup>.

Dans " El español fuera de España ", texte plus humoristique puisque le sujet le permettait, Ochoa décrit la catégorie du voyageur *sensato*, à laquelle il prétend appartenir, et dont les caractéristiques étaient communes à beaucoup d'émigrés

politiques<sup>17</sup>. C'est à ce groupe que se rattacherait sans nul doute l'illustre écrivain exilé Francisco Martínez de la Rosa.

### L'émigration comme motivation

\* ¡ Cuántas reflexiones sugiere la vida de Martínez de la Rosa ! ¡ Qué hombre público de esta época se ha visto en tantas y tan singulares alternativas !  
-18-

Dans le cas présent, on peut parler de l'émigration comme étant l'histoire interne d'une motivation littéraire. C'est l'émigré riche et le voyageur cultivé dont parle Ochoa, qui l'a suivi de près - exception faite de la différence de génération - et qui a vu en lui un des modèles qui sont à la base de sa définition. Lors de son premier exil, Martínez de la Rosa a écrit d'importantes oeuvres littéraires qui ont été décisives pour le développement du romantisme espagnol ; ses réflexions et son activité intellectuelle de 1840-43 sont aussi très intéressantes. Bien que de nombreux aspects de sa vie pendant sa période d'émigration à Paris soient présentés dans la monographie que J. Sarrailh lui a consacrée en 1930<sup>19</sup>, il reste cependant quelques considérations à faire du point de vue du contexte littéraire, qui est l'objet de cette étude.

Après les années passées en prison en Afrique, l'écrivain grenadin a dû considérer certainement cet exil comme quelque chose de vraiment agréable, malgré son amour et sa nostalgie de l'Espagne. A Paris, il a pu apprendre beaucoup de choses sur les personnalités connues - des *classiques* et des *romantiques* qu'il a rencontrés ou avec lesquels il s'est lié d'amitié - ; il a eu l'occasion d'entrer en contact, comme le faisaient les Français, avec des personnes de renom et des livres publiés à ce moment-là dans la capitale française, provenant d'autres pays<sup>20</sup>.

Une autre caractéristique de l'exil de Martínez de la Rosa est l'intérêt qu'il éveilla chez les Français qui l'accueillaient : on lui dédie des livres - Balzac, *Le bourreau* -, une de ses oeuvres est adaptée (*La niña en casa y la madre en la máscara*) et dans la presse on lui consacre de nombreux articles très intéressants, remplis d'éloges<sup>21</sup> ; sa popularité et son intégration culturelle n'ont fait que croître, quelques années plus tard, en 1840, lorsqu'à nouveau il émigre en France et y accompagne la reine Marie Christine. C'est à cette deuxième émigration qu'appartient la gravure où il apparaît à côté de Chateaubriand, Turguéniev, Jouy, Tocqueville, Beyle et d'autres, dans le salon de Mme Ancelot, qui trouvait que la qualité morale d'hommes comme Martínez de la Rosa donnait de la distinction à leur personne et de l'attrance à leur visage. Ce n'était évidemment pas le cas de tous les exilés<sup>22</sup>.

Outre les oeuvres littéraires écrites à Paris - avec la première représentation de l'une d'entre elles, la célèbre *Aben Humeya* -, ces années voient naître le projet de bien

d'autres qu'il publiera plus tard<sup>23</sup>. En effet, Martínez de la Rosa a vécu son émigration en pensant à rapporter en Espagne ce qu'il avait connu de mieux hors de son pays ; il a même travaillé, dans le domaine littéraire, à des projets dans des genres qui, en principe, ne l'attiraient pas. C'est ce qu'il dit dans l'*Advertencia a Doña Isabel de Solís*, où il fait part également du stimulant que lui procure l'atmosphère culturelle européenne qui régnait à Paris : il écrit non pas par goût ou pour d'autres raisons, mais pour l'amour de sa patrie :

\* Sino más bien a impulso del mismo sentimiento, noble y generoso, que me había hecho tantear varias y difíciles sendas en la carrera de la literatura. Cabalmente por aquel tiempo había subido al más alto punto en Europa la fama de Walter Scott : traducíanse sus obras en Francia; apenas se publicaban en Inglaterra, en tanto que no pocos escritores de aquella nación se afanaban por enriquecer a su patria con novelas originales, tomando el argumento de su historia ; el célebre Manzoni daba a luz una obra de esta clase, bastante a sí sola para mantener en la nueva palestra el antiguo nombre y la gloria de Italia (...). Únicamente en España ( solía yo decir en mis adentros, con aquel decaimiento y melancolía que sólo experimentan los que están largos años ausentes de su patria ) no se notan conatos y esfuerzos para cultivar este ramo de las letras humanas \* 24.

Son séjour en France est à l'origine d'une manière décisive de *El espíritu del siglo*. Il décrit son évolution dans *La advertencia* après avoir rappelé que la première idée de cette œuvre était née dans des circonstances difficiles vécues en 1823 :

\* Viajes, enfermedades, penas, tareas literarias, me alejaron después de proseguir la obra comenzada (...). Al cabo, en el año de 1830, al presenciar yo mismo la nueva revolución de Francia, que costó el trono en el espacio de tres días a tres generaciones de Reyes (...) no pude resistir al deseo de continuar mi empresa con buen ánimo \* 25.

Même si son exil n'a pas été très éprouvant, l'écrivain espagnol Martínez de la Rosa a sans doute ressenti la tristesse de l'éloignement, malgré les apparences ; ses travaux littéraires, ainsi que nous le rappelle Espronceda, n'ont été pour lui, en grande partie, qu'une consolation <sup>26</sup>. Or, il est très sobre lorsqu'il parle de ses sentiments les plus profonds, et il en parle peu, si ce n'est lorsqu'il s'agit des souvenirs de sa période française dans les *Advertencias* à ses œuvres, rattachées pour la plupart à son séjour à Paris. C'est dans la poésie qu'il laisse affleurer ses sentiments en tant qu'émigré, puisque c'est le genre lyrique qui s'y prête le mieux. Souvent, comme tous les Espagnols expatriés, il se plaint du climat, qui est froid et qui est pour lui le symbole de la triste situation de l'exilé. Martínez de la Rosa nous en parle dans les premiers vers de l'*Épître* adressée au Duc de Frías lors de la mort de son épouse :

\* Desde las tristes márgenes del Sena,  
cubierto el cielo de apiñadas nubes,  
de nieve el suelo y de tristeza el alma \* 27.

Voici, au contraire, le poème daté du 27 Octobre 1831 à Grenade, *La vuelta a la patria*, qui commence ainsi :

\* ¡ Amada patria mía,  
al fin te vuelvo a ver!... ¡ Tu hermoso suelo,  
tus campos de abundancia y de alegría,  
tu claro sol y tu apacible cielo !...\*<sup>28</sup>.

Et il continue :

\* No en vano tu memoria  
do quiera me seguía;  
turbaba mi placer, mi paz, mi gloria;  
¡ el corazón y el alma me oprimía !  
Del Támesis y el Sena  
en la aterida margen, recordaba  
del Darro y del Genil la orilla amena \* <sup>29</sup>.

Dans l'*Advertencia a Doña Isabel de Solís* apparaît aussi le thème du climat, qui était alors considéré - non seulement par Martínez de la Rosa<sup>30</sup> - comme étant l'élément déterminant dans la création littéraire :

\* Alimentado con estos pensamientos, me apegué más y más al designio de escribir una novela histórica ; pero me retraía el no sentir mi ánimo tan despejado y sereno cual era menester para una obra de esta clase, y el temor de que saliese fría y descolorida, escrita a la margen del Sena ; motivos que me determinaron a aplazar mi intento hasta que volviese a pisar el suelo de mi patria y sintiese en mi corazón y en mis venas el claro sol de Andalucía \* <sup>31</sup>.

Cependant, les oeuvres de Martínez de la Rosa, d'une manière qui n'est qu'apparemment paradoxale, n'ont par leur sujet rien à voir avec la France. Elles sont essentiellement espagnoles ; dans le cas présent, en raison de sa nostalgie d'exilé, mais aussi bien entendu de l'attrait exercé d'une façon plus générale sur les romantiques par l'Espagne. Or, des années se sont écoulées et en 1849 il compose en Italie sa seule oeuvre qui ait trait à la France : le drame *Amor de padre*, dont l'argument, tiré d'un épisode de la Révolution française, occupait son esprit, à ce qu'il nous dit dans son *Advertencia*, depuis qu'il avait lu l'histoire de la Révolution française. Cette lecture a dû coïncider probablement avec son premier séjour en tant qu'émigré, époque de la publication à Paris d'un ouvrage de Thiers ( écrivain qu'il a rencontré ) où est mentionné l'épisode d'un père prenant le nom de son fils pour monter à sa place à l'échafaud. Dans sa pièce, qui appartient à un autre temps, l'écrivain espagnol essaie de compléter l'effet en l'introduisant à un moment clé de la Révolution et en essayant d'intégrer dans le drame, tous les aspects possibles de celle-ci, afin de lui donner le maximum de force et de couleur.

## L'émigration, vingt années plus tard

En dernier lieu, la plume de Bretón de los Herreros aborde, sur le mode comique, le thème de l'émigration dans le cadre des rapports franco-espagnols en général - surtout la critique de la littérature de voyages sur la " romántica España " -, dans une comédie qui a été mise en scène pour la première fois vingt ans après l'émigration de 1823, au moment où les modérés, qui avaient suivi Marie Christine dans son exil, étaient sur le point de retourner en Espagne. Il s'agit d'une autre perspective du thème littéraire de l'émigration, qui fait référence au bon accueil que les émigrés espagnols ont trouvé en France et à leur reconnaissance. Émigration et lieux communs romantiques sur l'Espagne<sup>32</sup>, se rejoignent dans l'amusante comédie de Bretón, *Un francés en Cartagena*, représentée pour la première fois à Madrid le 28 avril 1843. Bretón, aux idées libérales bien qu'il n'ait pas vécu l'émigration, traite à nouveau ce sujet vingt années plus tard, à travers la génération suivante ; les enfants des émigrés de 1823 ont déjà l'âge de se marier. La comédie, qui me semble être très amusante - même si elle n'est pas très profonde -, tire son comique en partie d'un jeu de l'équivoque tant de situation<sup>33</sup> que de langage<sup>34</sup>.

La scène se déroule à Carthagène, dans la demeure cossue de don Cipriano López, au moment où celui-ci se dispose à accompagner au bal masqué sa fille Dolores. Ils parlent de l'arrivée imminente d'un jeune Français qui vient, en principe, épouser Dolores. Gustave, tel est son nom, est le fils d'un ami de don Cipriano, qui l'a accueilli lorsqu'il a dû s'exiler vingt ans auparavant, comme il l'explique à la jeune fille qui refuse l'idée d'épouser un étranger :

\* En circunstancias muy críticas  
y con la vida en un tris  
me arrojaron del país  
mis opiniones políticas.  
¡ Fatal año veintitrés,  
fatal nuestra desunión  
y fatal la intervención  
del ejército francés !  
A los hijos de Numancia  
ella trajo el despotismo...  
Mas la Francia no es lo mismo  
que el gobierno de la Francia.  
¡ Cuántos, de alevé sicario  
salvando apenas la vida,  
hallaron grata acogida  
en su suelo hospitalario !  
Entonces de alguna estrella  
benigna el próspero influjo  
sano y salvo me condujo  
a las playas de Marsella \* 35.



Gustave n'était encore qu'un enfant, lorsque l'ami de Cipriano et celui-ci avaient projeté de le marier à Dolores. Mais la jeune espagnole n'est pas entièrement convaincue. Elle aussi a des préjugés : la nuit, elle rêve du jeune homme français, qui lui apparaît comme un personnage d'un drame d'un romantisme exacerbé :

\* No en suplicante actitud  
como hubiera sido inútil,  
sino con puñal en mano,  
y de sus ojos azules  
brotando llamas, y en son  
como de toro que muge,  
me dice : en vano será  
que mi consorcio repugnes.  
¡ Eres mía ! ¡ Soy el héroe  
de *Dumas* ! ¡ Calla y sucumbe !  
¡ Soy *Antony* ! - yo gritaba,  
¡ ay, Virgen de Guadalupe ! \* 36

Don Cipriano ne partage pas les idées de sa fille quant aux difficultés d'un tel mariage vu la différence de mœurs, et lui coupe la parole :

\* No hay regla sin excepción  
y aunque son de tierra extraña  
sólo a complacerte aspiran  
hijo y padre, que deliran  
por todo lo que es de España \* 37.

Effectivement, et malheureusement, l'amour délirant de Gustave pour ce qu'il considérait le propre de l'Espagne, le conduit à agir de telle sorte qu'il accumule les lieux communs des voyageurs romantiques - convenablement exagérés et mis en scène par Bretón -. Ainsi apparaît-il vêtu en " majo " et invite-t-il Dolores à fumer un cigare et, pour comble, se jette-t-il sur la jeune fille en croyant qu'elle va tirer un couteau de son décolleté, alors qu' étourdie par la fumée du tabac, elle essaie de se remettre en prenant un petit flacon de parfum ( et s'évanouit par la suite ). Le mariage n'est plus possible : Dolores a peur du jeune homme. Mais celui-ci, qui se défend en faisant appel au témoignage des " franceses viacadores " ainsi qu'à celui des auteurs espagnols du Siècle d'Or, a été également déçu par la jeune fille qu'il vient de rencontrer:

\* Venía a buscar muchacha  
salejrosa, una muquer  
mucho fuerte e con la sangrre  
bullendo como en sartén;  
¡ é la muquer que me dais  
es ella todo al revés,  
que se viste a la francesa  
é tiene mucho desden  
al sigajrro, é se evanuye... 38 \*

La comédie ne se termine donc pas par un mariage, mais tous restent amis, chacun à sa place.

Ce dernier exemple complète un ensemble de cas très différents concernant l'émigration considérée comme thème littéraire et incitation à la création. Bien que peu nombreux, leur intérêt réside dans le fait qu'ils portent sur un thème significatif et qui ne manque pas d'attrait, par sa profonde vérité, et parce qu'il est lié au destin de nombreux Espagnols.

## Notes

1 Elle a retenu l'attention des chercheurs comme V. Llorens, pour le domaine anglais. Pour les français, cf., entre autres, R. Sánchez Mantero, *Liberales en el exilio*, Madrid, Rialp, 1975.

2 Cf. "Necrópolis", *Miscelánea de literatura, viajes y novelas*, Madrid, Carlos Bally-Baillière, 1867, pp. 271-2 y 273. Modesto Lafuente rapporte comment il vit Godoy en 1841 ( Cf. *Viajes de Fray Gerundio por Francia, Bélgica, Holanda y orillas del Rhin*, Paris, Garnier, 1861 ).

3 \* Lors de mon séjour à Paris j'ai rencontré tant de compatriotes et d'amis, qu'à travers la conversation j'ai pu fixer mes idées et les confirmer en tenant compte de leur opinion. Paris est aujourd'hui une sorte de patrie commune, et jusqu'au moment où j'ai dû franchir ses murs, je n'ai pas cru quitter ma chère Espagne ", dans *Obras completas*, Madrid, Atlas, 1954, p. 359.

4 Parmi tant d'autres exemples, cf. ses propos à l'occasion de l'Exposition Universelle de 1855, recueillis dans *Paris, Londres y Madrid*, Paris, Baudry, 1861, p. 11.

5 \* Afin de justifier le manque de passeport, il se présentait en tant qu'émigré politique auprès du capitaine, lequel, sans en savoir plus, l'accueillit à son bord avec la noble générosité qui caractérise sa nation, et qui fait du territoire et du drapeau français la patrie commune des malheureux de toutes les nations ", dans *Miscelánea de literatura, viajes y novelas*, Madrid, Carlos Bally-Baillière, 1867, p. 236.

6 Cf. Antonio Ferrer del Río, *Galería de la literatura española*, Madrid, Mellado, 1846, p. 189. De nombreux Espagnols, en raison de leur âge ou tout simplement pour passer le temps, ont suivi des cours à Paris. Au Ministère des Affaires Étrangères de Madrid on conserve des Documents et des notes manuscrites de José Curtoys de Anduaga qui reflètent les études que l'on pouvait faire, dans les matières les plus variées.

7 \* Il reprit ses travaux littéraires, grâce auxquels il gagnait la vie de sa famille et modérait les excès de fièvre intermittente qui agite l'esprit de tout émigré ", Ferrer del Río, *op. cit.*, p. 196.

8 \* Laconiques pour traiter des événements d'une manière globale, nous devons nous arrêter sur les détails avec un peu plus d'attention, du moins sur ceux qui ont un lien avec notre récit ". ( *El Patriarca del valle*, Madrid, Mellado, 1846, p. 51 ).

9 *José de Espronceda y su tiempo*, Barcelone, Crítica, 1989, pp. 143-4.

10 \* C'est l'un des meilleurs qu'il ait écrit, et il se distingue par son sérieux, par la noblesse de son style, son intérêt et sa soigneuse documentation ", dans *Eugenio de Ochoa y el romanticismo español*, University of California Press, Berkeley and Los Angeles, 1966, p. 65.

11 Madrid, Gaspar y Roig, 1851, p. 311.

12 \* J'en ai parcouru quelques-uns en tant qu'amateur, et jamais je n'oublierai l'impression de profonde affliction que j'éprouvais devant tant de misère, tant d'incurie, et, je regrette d'avoir à le dire, tant de dégradation ", dans *op. cit.*, p. 312.

13 \* Parmi tous les émigrés, autant en France qu'en Angleterre, les Espagnols se

distinguaient par leur résignation dans les épreuves, leur obéissance aux lois, et leur profonde et sincère gratitude envers leurs bienfaiteurs (...) de sorte que (...) les dernières émigrations politiques procurèrent à l'Espagne l'occasion de faire connaître le noble caractère de ses enfants, assez méconnu jusqu'à l'époque actuelle ", *op. cit.*, pp. 314-5.

14 " Pour le riche, l'émigration est un mal très supportable (...). Sans pour autant se montrer impatient de lire les nouvelles d'Espagne, le riche émigré garde néanmoins un fort attachement aux choses de sa patrie ", *op. cit.* p. 315.

15 " Le travail qu'un émigré venu avec sa famille réalise le plus souvent est de donner des cours d'espagnol ou de traduire pour les libraires qui commercent avec nos anciennes colonies d'Amérique : ainsi sont-elles inondées de traductions incroyables ; il y en a qui sont tellement maladroites qu'elles mériteraient d'être imprimées avec des caractères en or pour le divertissement des personnes qui aiment à rire ", *op. cit.*, p. 315.

16 Revue de courte existence et de caractère sans doute encyclopédique, où étaient parus des articles de Miñano ; il y a des collaborations, entre autres, de Masarnau, Benavides - lequel cite Hegel lorsqu'il parle des différentes écoles historiques - ou d'Escosura lui-même : des articles portant sur les moeurs espagnoles qu'il reproduirait plus tard en Espagne.

17 " Son caractère distinctif est un désir constant de voir toutes les bonnes choses qu'il admire dans les pays étrangers introduites un jour en Espagne. Parmi ses compatriotes, il se plaint, parfois avec exagération, du retard et des misères de l'Espagne ; chez les Français et les Anglais, il parle de sa patrie avec égards et un respect filial, sans permettre que personne ne l'insulte ", *op. cit.*, p. 374

18 E. Garay de Monglave, *El Heraldico*, 15-II-1844.

19 *Un homme d'État espagnol: Martínez de la Rosa ( 1787-1862 )*, Bordeaux-Paris, Feret et Fils, 1930.

20 Sur ces points, *vid.* mon édition de *La conjuración de Venecia, año de 1310*, Madrid, Cátedra, 1993, ( Introduction ).

21 A l'occasion de la publication que Didot faisait de ses œuvres. Notamment *Le Globe*, tellement sévère avec d'autres auteurs, comme Húmara.

22 *Mme. Ancelot, Un salon de Paris, 1824 à 1864*, 2ème éd., Paris, Dentu, 1866. " Qu'on me permette une réflexion toute féminine qui n'est pas hors de place devant les portraits de M. de Tocqueville, de M. Martínez de la Rosa, de Jouffroy et de M. Mamiani. C'est que les hommes d'une nature morale tout à fait supérieure ont toujours une belle ou une jolie figure. Rien n'était plus agréable que le visage de ces quatre hommes éminents ; à des traits fins et réguliers se joignait une aimable expression douce et noble qui était un reflet de leur âme ", p. 89.

23 J'ai pu y ajouter des renseignements jusqu'ici inconnus. J'ai trouvé en effet le dossier de censure de ce drame aux *Archives Nationales*. Celui-ci comporte des phrases barrées qui, au milieu de l'enthousiasme du public, ont été réintroduites lors de la première représentation, après le triomphe de la Révolution de Juillet. Il comporte également la date d'entrée du manuscrit au théâtre, soit le 20 février 1830, avant donc la première d'*Hernani* ( " Nuevos datos sobre *Aben Humeya* y su estreno ", *Estudios de Investigación Franco-Española*, 12, 1995, pp. 97-109 ).

24 " Mais plutôt par l'élan du sentiment même, noble et généreux, qui m'avait fait emprunter deschemins différents et ardu dans la carrière littéraire. A ce moment-là le succès de Walter Scott était au plus haut en Europe: on traduisait ses œuvres en France, dès qu'on les publiait en Angleterre, tandis que nombre d'écrivains de cette nation-là s'efforçaient d'enrichir leur patrie de romans originaux, en tirant l'argument de leur histoire ; le célèbre Manzoni faisait paraître une oeuvre de ce genre qui, à elle seule, eût suffi à maintenir dans cette nouvelle arène le crédit et l'antique renom de l'Italie. Il n'y avait qu'en Espagne, me disais-je à part moi en proie à ce découragement et à cette mélancolie qui ne s'emparent que de ceux qui se trouvent loin de leur patrie pendant de longues années, où l'on ne s'emploie pas, où l'on ne s'adonne pas à cultiver ce genre littéraire. *Oeuvres*, IV, p. 7, Madrid, Atlas, 1962.

25 " Voyages, maladie, peines, travaux littéraires, m'ont éloigné de l'oeuvre commencée (...). A la fin, en 1830 où j'ai été témoin oculaire de la nouvelle révolution de la France, qui a coûté le trône en l'espace de trois jours à trois générations de Rois (...), je n'ai pas pu résister au désir de continuer mon entreprise avec ardeur ", *op. cit.*, V, 1960.

26 " Nous espérons que, même au milieu de travaux aussi sérieux, il n'en jettera pas moins

un coup d'oeil sur cet art charmant, qui plus d'une fois dans son honorable exil l'aura arraché aux bras de douleur et encouragé à supporter avec dignité le destin des grands hommes ". *El Siglo*, 24-I-1834 ( cit. dans *Obras completas*, Madrid, Atlas, 1954, p. 580 ).

27 " Sur les tristes berges de la Seine / le ciel couvert de nuages amoncélés / le sol de neige et l'âme de tristesse ", éd. cit. p. 182.

28 (Chère patrie! / enfin je te revois !... Ton beau sol / tes champs d'abondance et d'allégresse, ton clair soleil et ton ciel paisible !...)

29 " Ce n'était pas en vain que ton souvenir / me suivait partout ; / Il troublait mon plaisir, ma paix, mon bonheur ; / mon coeur et mon âme étaient oppressés! / Sur la berge transie de froid, / de la Tamise et de la Seine, j'évoquais / les douces rives du Darro et du Genil ", dans éd. cit. p. 186.

30 A titre d'exemple, rappelons la critique d'Enrique Gil lors de la première de *Macbeth* ( éd. cit., p. 421 ).

31 " Nourri de ces pensées, je m'attachai davantage encore au dessein d'écrire un roman historique ; or, l'idée que mon esprit n'était pas assez dégagé et serein m'en détournait. J'avais peur qu'un roman écrit sur les rives de la Seine ne soit froid et pâle; autant de raisons qui m'ont décidé à remettre ce projet jusqu'au jour où je foulerais à nouveau le sol de ma patrie et où je sentirai dans mon coeur et dans mes veines la clarté du soleil andalou ", dans éd. cit., IV, 1962.

32 Avec d'autres thèmes de l'époque comme le bal masqué et d'autres références historiques, comme le choléra.

33 Cf. P. Garelli, *Bretón de los Herreros e la sua " fórmula comica "*, Galeati, Imola, 1983, p. 63.

34 Ils ont été analysés par M.A. Muro Munilla ( *Ideas lingüísticas sobre el extranjerismo en Bretón de los Herreros*, Logroño, 1985, pp. 136-139 ). Il existe cependant une grande parenté avec les thèmes propres aux romantiques dans la comédie de Bretón, qui la rendent plus spirituelle qu'il ne la juge, sans doute parce qu'il ne tient pas compte de ceux-ci ( cf. du même auteur, *El teatro breve de Bretón de los Herreros*, Logroño, 1991, p. 67-72 ).

35 " En des circonstances tragiques / où ma vie était en danger, / mes opinions politiques / m'ont obligé à fuir mon pays./ Lamentable année vingt-trois, / lamentable notre désunion, / lamentable l'intervention / de l'armée française! Aux enfants de Numance / elle a apporté le despotisme.../ Or la France ce n'est pas / le gouvernement de la France. / Combien, d'un perfide sicaire / sauvant leur vie à grand peine, / ont trouvé agréable accueil / sur son sol hospitalier ! / Alors de quelque étoile / bénigne la prospère influence / sain et sauf m'a conduit / jusqu'aux plages de Marseille.", dans *Oeuvres*, IV, Madrid, Imprenta Nacional, p. 38.

36 " Non pas dans une attitude suppliante / ce qui aurait été inutile, / mais le poignard à la main, / et des flammes jaillissant de ses yeux bleus, et sur un ton / comme celui du taureau qui mugit, / il me dit: en vain / tu refuseras de m'épouser. / Tu es à moi! Je suis le héros / de *Dumas*! Tais-toi et succombe! Je suis *Antony* ! -et moi je m'écriais, / Hélas, Vierge de Guadalupe ! ", dans éd. cit., p. 44.

37 " Il n'y a pas de règle sans exception / et même s'ils sont de terre étrangère / ils n'aspirent qu'à te plaire / fils et père, qui aiment follement / tout ce qui est espagnol ", dans éd. cit., p.39.

38 " J'étais venu chercher une femme / pleine d'esprit, une femme / très forte au sang / bouillant comme sur la poêle ; / et la femme que vous me donnez / est juste le contraire, / elle s'habille à la française / et dédaigne la cigarette / et s'évanouit...", dans éd. cit., p. 38.